

Je me souviens ?

Le passé du Québec
dans la conscience de sa jeunesse

Jocelyn Létourneau

FIDES

2014

Du même auteur

(sélection)

Canadians and Their Pasts, avec Margaret Conrad, Kadriye Ercikan, Gerald Friesen, Delphin Muise, David Northrup et Peter Seixas, Toronto, University of Toronto Press, 2013.

Le Québec entre son passé et ses passages, Montréal, Fides, 2010.

Que veulent vraiment les Québécois ? Regard sur l'intention nationale au Québec (français) d'hier à aujourd'hui, Montréal, Boréal, 2006.

Le Coffre à outils du chercheur débutant : guide d'initiation au travail intellectuel, nouv. éd. revue et augmentée, Montréal, Boréal, 2006 (Oxford University Press, 1989). Trad. en espagnol et en portugais.

Le Québec, les Québécois : un parcours historique, Montréal et Québec, Fides et Musée de la civilisation, 2004.

Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui, Montréal, Boréal, 2000. Prix Spirale de l'essai. Trad. en anglais.

Les Années sans guide : le Canada à l'ère de l'économie migrante, Montréal, Boréal, 1996.

Note au lecteur

Les énoncés servant de base au présent travail sont consignés dans un site Web expressément conçu pour accompagner l'ouvrage :

www.tonhistoireduquebec.ca

Codés pour préserver l'anonymat des répondants, les énoncés sont classés selon différentes logiques. De cette manière, le lecteur peut prendre connaissance des énoncés, éprouver nos classements et effectuer les siens propres.

Par le biais du site Web, l'utilisateur aura le loisir d'enrichir la banque d'énoncés en répondant lui-même au questionnement ayant servi de base à la rédaction de l'ouvrage.

À terme, c'est en tout cas notre souhait, le site Web deviendra un espace d'échange grâce à un blogue qui permettra de faire du livre – et des thématiques abordées en ses pages – le lieu d'une conversation animée et continue. L'utilisateur pourra ainsi commenter nos billets et suggérer des interprétations complémentaires ou concurrentes aux nôtres, y compris sur la question des méthodes d'enseignement de l'histoire aux jeunes d'aujourd'hui.

Il est prévu que le site demeure en ligne le plus longtemps possible, alimenté qu'il sera de billets, de vidéos et d'autres prestations de l'auteur ou de collaborateurs.

Introduction

On dit des jeunes Québécois qu'ils sont ignorants du passé de leur société. Posée comme grave, la situation tracasse d'ailleurs bien des intervenants. Dans l'inculture historique réputée de la nouvelle génération, nombreux sont les enseignants, éditorialistes, chroniqueurs ou historiens qui pressentent la perte des repères communs, la fragmentation de l'identité collective et le déclin du patriotisme national.

Là ne s'arrête pas l'inquiétude. À Québec comme à Ottawa, gouvernants et décideurs se montrent en effet fort préoccupés de ce que les moins de 25 ans ne sachent pas, par exemple, qui fut le premier premier ministre du Québec ; aient oublié les victoires de Pierre Le Moyne d'Iberville à la baie d'Hudson au XVII^e siècle ; ne se passionnent pas pour le rappel de la guerre de 1812 ; ou restent indifférents à la chronique des débats constitutionnels ou parlementaires. Pour affronter le problème, ils imaginent toutes sortes de solutions : révision des programmes d'histoire, mise sur pied de comités d'études, multiplication des sites de diffusion d'histoire, instauration de cours obligatoires, commémorations et célébrations tous azimuts, expositions et reconstitutions historiques, émissions de timbres et de pièces de monnaie portraiturant de grandes figures héroïques ou symboliques...

Le caricaturiste Garnotte, dont le dessin est reproduit en page couverture, avait-il raison de dépeindre les jeunes Québécois d'aujourd'hui comme de pauvres ignares qui, interrogés sur l'identité de Jacques Cartier, de Jean Talon, de Louis-Hippolyte La Fontaine, de René Lévesque et des Patriotes, ne trouvaient mieux à répondre qu'un pont, un marché, un hôpital, un boulevard et un club de football ?

On ne niera pas qu'à propos du passé du Québec, les compétences des jeunes soient réduites. Cela ne signifie pas qu'ils n'y connaissent rien ou n'ont pas de vision d'ensemble de l'expérience québécoise. À cet égard, les sondages qui font état d'un déficit apparent du savoir historique parmi la jeunesse pourraient cacher plus qu'ils ne révèlent, si ce n'est nous mener vers de faux diagnostics concernant son ignorance présumée de l'histoire de la province¹. C'est cette hypothèse – soit que les jeunes, malgré leurs caren-

ces en matière de connaissances historiques, se font une idée assez forte de ce que fut le passé du Québec – que nous avons voulu vérifier à partir d’une enquête exhaustive sur les représentations qu’ils offrent du parcours de leur société dans le temps.

Pour parvenir à nos fins, nous avons recueilli, auprès d’un grand nombre de locuteurs provenant de toutes les régions du Québec et fréquentant différents niveaux d’études depuis le 4^e secondaire jusqu’à l’université, de courts récits dans lesquels ils répondaient, en trois paragraphes ou en trois pages selon leur inspiration, à l’invitation suivante : «Racontez-moi l’histoire du Québec comme vous la connaissez, depuis le début». Au terme de l’exercice, il leur était demandé de condenser en quelques mots l’essentiel de l’histoire québécoise. La question posée se lisait comme suit : «Si, en une phrase ou une formule, vous aviez à résumer l’aventure historique québécoise, qu’écririez-vous personnellement ?»

L’objet du présent livre est d’analyser les «réponses» fournies par les jeunes à cette dernière question commandant de leur part une brève et rapide réaction. À propos du passé du Québec, les membres de la nouvelle génération se souviennent, c’est évident ; mais de quoi se rappellent-ils au juste lorsqu’ils ont à camper la substance de ce passé dans une *ultima sententia*, forme d’expression à laquelle ils sont habitués en tant qu’infatigables producteurs et consommateurs de *tweets*, de textos et de clips ? Telle est l’interrogation principale qui gouverne cette étude.

À l’encontre de ce que l’on pourrait croire, les formules utilisées par les jeunes pour rendre compte de l’expérience québécoise dans le temps n’ont rien de léger ou d’insipide. Si certaines phrases se révèlent triviales, («Que c’est beau !» ; «Toute une aventure» ; «Beaucoup de changements»), plusieurs sont porteuses de visions puissantes du parcours québécois. Par exemple : «On s’est battu», «Société distincte», «Quête d’identité», «Les Anglais nous ont eu», «English vs French». Quelques locuteurs ont fait preuve d’ironie : «Une belle histoire. Dommage qu’elle ne se soit pas passée un peu plus au Sud, l’hiver serait moins dur !» ; «Jadis il y avait des amérindiens, ensuite des bûcherons, maintenant des indécis» ; et encore : «On est né pour des petits pains mais on va peut-être finir avec la brioche qui sait». D’autres répondants ont joué aux philosophes avec parfois beaucoup d’à-propos : «L’histoire du Québec est un casse-tête dont les pièces se re-

trouvent ici et ailleurs» ; «C'est le commencement d'une société qui se cherche» ; et il y a cette phrase, l'une des plus lumineuses du corpus, qui a failli servir de titre à l'ouvrage : «J'ai pas eu le temps de finir, I'm sorry ?». S'il s'est trouvé des jeunes qui ont pris prétexte de l'exercice pour militer en faveur d'une cause («Québec libre» ; «Se relever et continuer» ; «Il est temps de récolter la moisson dans les champs de l'histoire» ; «Anglos go home – Quebec moto»), un très grand nombre d'entre eux a simplement cherché à produire une formule aussi neutre que possible pour décrire l'aventure québécoise depuis le début : «L'histoire du Québec, c'est le récit d'un peuple en évolution» ; «Le Québec s'est développé au fil des années» ; «Une nation à l'identité changeante» ; «There was a lot of political happenings».

Les quelque 3 423 locutions que, de 2003 à 2013, nous avons recueillies auprès de répondants inscrits dans des établissements scolaires francophones ou anglophones sont bien sûr intéressantes à analyser au premier degré, celui de leur signification immédiate. En lisant un énoncé, on prend en effet connaissance du constat ou du bilan qu'établit un auteur à propos du passé du Québec. Par exemple, lorsqu'un jeune résume l'aventure québécoise par la phrase «Une découverte extraordinaire d'une province magnifique», il est clair que sa perception du passé québécois est enthousiaste. À l'évidence, ce jeune est porteur d'une représentation optimiste, voire comblée, de ce que fut le passé de sa société. Il estime que le parcours historique du Québec, dans son ensemble, a été heureux d'hier à aujourd'hui. C'est en tout cas le jugement qu'il émet, nonobstant l'ampleur ou la précision de ses connaissances factuelles.

A contrario, le jeune qui synthétise le passé québécois dans la formule «La domination des autres pays rendent le Québec ce qu'elle est aujourd'hui»² exprime une vision dramatique, tout au moins préoccupée, de ce que fut l'expérience historique québécoise. Pour ce jeune, l'aventure québécoise dans le temps se veut tragique en ce qu'elle résulte d'une volonté extérieure au Nous, sorte de contrainte que l'Autre a imposé au Québec et qui a freiné son accomplissement dans ce qu'il aurait pu être ou dû devenir. Bien sûr, il se peut que le répondant appuie sa perception du passé sur un ensemble de faits positifs qu'il connaît et maîtrise par ailleurs. Mais il est également possible que la représentation qu'il met en avant procède de l'arrêté idéologique, du poncif automatique ou de la répétition mécanique bien plus que du

diagnostic raisonné.

Au-delà du sens immédiat dont elles sont tributaires, les formules employées par les répondants pour représenter l'expérience passée du Québec forment un corpus fascinant à étudier parce qu'elles permettent d'accéder à quelque chose de plus grand, de plus profond et de plus déterminant que ce qu'elles font apparaître *a priori*. On parle ici de la conscience historique des jeunes, ce que met en exergue le sous-titre du livre.

Marginal dans la pensée française actuelle³, mais toujours central dans la tradition intellectuelle allemande⁴, le concept de conscience historique peut être défini, simplement, comme ce qui relève de la préhension et de la compréhension active et réfléchie de ce qui fut, sorte d'intellection ou de conceptualisation plus ou moins élaborée d'informations premières ou d'expériences brutes touchant le passé, informations et expériences dès lors portées à un niveau secondaire d'assimilation et d'appropriation. Précisons que, tout en entretenant avec elle une relation dynamique constante, la conscience historique n'est pas réductible à la mémoire historique : l'une et l'autre doivent être distinguées.

La mémoire historique découle de ce qu'un individu a vécu ou de ce qui lui a été transmis et qui, formant une espèce de bagage informatif primaire, habite ou garnit le fond de son esprit. En pratique, la mémoire historique est constituée de savoirs entassés, vaguement organisés et faiblement fécondés par la pensée réflexive. À titre d'énoncé transmis qui circule depuis longtemps dans la société québécoise et qui est très largement connu ou reconnu, mentionnons le suivant : «en 1759, sur les plaines d'Abraham, à l'extérieur des murs de la ville de Québec, a eu lieu une bataille entre les Français et les Britanniques que ces derniers ont remportée». On est ici en présence d'un énoncé franc, factuel dans sa facture et délié de toute thèse ou interprétation l'enserrant dans ses mailles.

La conscience historique est d'un autre ordre. La formule suivante résume bien sa nature : «Tout a commencé par la défaite». Dans cette locution, il y a bien plus que la référence à un fait avéré – la bataille des plaines d'Abraham. Il y a le condensé d'une vision du passé entièrement articulée à un jugement historique très pesant que l'on pourrait ainsi décoder : au départ du parcours québécois se trouve une défaite, c'est-à-dire un événement négatif qui a eu des répercussions importantes sur la suite des choses. Dans la logique de la formule, l'idée de défaite est capitale. Elle exprime une

intellection particulière de la bataille des plaines. Celle-ci n'est pas ou n'est plus seulement un fait brut du passé. Il s'agit du point de départ malheureux d'un parcours historique qui, pour l'auteur, fut apparemment difficile, ne serait-ce que parce qu'il a fallu, à terme, contrecarrer ou neutraliser les séquelles d'une défaite initiale perçue comme déformatrice d'une trajectoire prometteuse.

Disons-le autrement : avec la formule «Tout a commencé par la défaite», on n'est pas simplement dans l'ordre des faits (ce qui s'est effectivement passé). On est plutôt dans l'ordre de la signification et de l'évaluation métahistoriques de ce qui a eu lieu (valeur, sens et portée de ce qui est survenu). Ici, le fait historique cesse d'être une donnée plate du passé nourrissant la connaissance froide de ce qui fut. Il est le pivot d'un mode d'entendement de l'ayant-été qui, de la part du sujet, dénote une appropriation et une assimilation particulières du passé. Or, dans l'opération processuelle par laquelle le sujet se saisit de ce qui fut, le passé devient plus que l'ensemble des faits qui le constituent. Il advient comme histoire, c'est-à-dire qu'il se réalise comme amalgame de factualité, d'interprétation et de points de vue. La transformation du passé en histoire par l'intellection humaine, ce qu'on appelle aussi l'historicisation du passé, est d'ailleurs une opération inévitable pour que, de ce qui fut, il reste quelque chose qui compte, sorte d'héritage à porter avec soi au présent et pour l'avenir. Suivant en cela Paul Ricoeur, on pourrait dire du passé qui n'est pas saisi ou acquis par le sujet – et qui donc n'est pas pris, éveillé ou fertilisé par la conscience de l'être pensant – qu'il demeure dans les limbes, sorte de lieu de latence où tout ce qui y languit est comme en état de dormance, forme platonique de l'inconnaissance ou de l'ignorance, parfois de l'oubliance⁵.

Chez les jeunes qui ont participé à l'enquête, la formule utilisée pour exprimer le passé québécois est donc intimement liée à la conscience – plus ou moins évoluée, on le verra – qu'ils ont de la condition québécoise dans le temps. Au même titre que le récit auquel il est rattaché, mais de manière plus synthétique, éclatante ou impressionniste, l'énoncé forgé par le jeune est symptomatique de l'état de sa pensée sur le passé du Québec⁶. Dans la phrase du jeune se trouve en effet – et c'est là qu'on rejoint l'essentiel – une part d'estimation, de discernement, de raisonnement et de sentiment qui relève de sa conscience vive des choses du passé bien plus que de la connais-

sance grise des faits de l'histoire.

Que reste-il de l'expérience québécoise une fois jaugés tous ses paramètres, décantés tous ses éléments, élaguées toutes ses redondances et appréciées toutes ses dimensions ? Telle est la question à laquelle l'élève ou l'étudiant tente de répondre comme il le peut en fonction de ce qu'il sait ou de ce qu'on lui a dit du passé québécois, de ce qu'il saisit et comprend de cette réalité, de ce qu'il est au présent comme «historiant» novice et de ce qu'il perçoit des enjeux de sa société à titre de citoyen en devenir. Plus la conscience qu'a le jeune du passé québécois est alerte et développée, plus l'expression qu'il emploie pour le caractériser est forte et sentie, que ce soit dans le sens de la militance («Le Québec peut se débrouiller sans l'aide du Canada»), de la réjouissance («Un succès»), de la suffisance («Le Québec est unique»), de la souffrance («L'histoire d'un peuple floué»), de la pertinence («L'indépendance et l'interdépendance») ou de la nuance («Quebec history is all about exploration and culture»), pour s'en tenir à ces genres. Dans tous les cas, on est en présence de jeunes qui sont habités d'une intelligence particulière de l'aventure québécoise, intelligence exacerbée ou modérée, exaltée ou déprimée, indisposée ou apaisée, c'est selon leur entendement des choses du passé au présent, selon leur orientation politique ou leur ligne idéologique, ou selon d'autres facteurs encore ; et la phrase qu'ils utilisent pour refléter ce passé s'enracine précisément dans l'état de pensée – la conscience historique – qui les inspire ou les obsède. Bien sûr, et on ne le niera pas, il est également des jeunes qui manifestent une conscience historique à ce point balbutiante qu'elle se fait indigente ou défailante, presque fuyante ou absente.

Ce qui relève de la conscience historique s'articule toutefois chez les jeunes d'une autre manière. Celle-là touche aux expressions utilisées pour dépeindre le passé du Québec. En théorie, il existe une infinité de formules par lesquelles représenter l'expérience québécoise dans le temps. À cet égard, les locuteurs ont fait preuve de beaucoup d'esprit. En réalité, si les énoncés ont varié dans leurs formes, ils ont été beaucoup plus constants dans leur fond. Il semble que les jeunes soient dépositaires d'un répertoire relativement restreint de visions du passé grâce auxquelles ils qualifient de manière générale l'expérience québécoise.

On aurait tort de négliger l'importance et l'influence de ces visions du passé, sortes de problématiques fortes de ce qui fut, sur les formules utilisées par les jeunes pour rendre compte du passé québécois. Dans la conscience historique des jeunes, ces visions ne sont rien de moins que cardinales, car elles portent en elles des concentrés de sens qui, bien plus que les faits et les dates du cours du temps, conditionnent au final ce que les jeunes savent, oublient, délaissent ou ignorent du passé. Jusqu'à un certain point, on pourrait dire des visions du passé employées par les jeunes qu'elles établissent les frontières d'un pensable historique par rapport auquel se configure un impensable du passé.

Ainsi, le jeune qui synthétise l'expérience québécoise par l'expression «On s'est fait avoir !» – et la formule revient souvent – admet implicitement qu'il appartient à une société ou à un groupe floué dans l'histoire et qui pour cette raison n'a pu accomplir sa destinée. Savoir comment la duperie s'est effectuée d'hier à aujourd'hui constitue une question secondaire par rapport à l'idée même de tromperie qui traverse comme un leitmotiv – sorte de programme de pensée ou de matrice à penser – toute la vision qu'il a du passé du Québec. Il en est de même de formules comme «La survie d'un peuple», «Conquête» ou «Les français ont perdu», toutes porteuses d'interprétations puissantes et souvent univoques de l'expérience québécoise. Dans ces trois phrases (représentatives de beaucoup d'autres), on ne saurait minimiser l'importance des visions du passé sur les données positives de l'histoire, celles-ci étant en quelque sorte appelées par celles-là qui les déterminent. Inutile de dire que le constat s'applique aux anglophones comme aux francophones, lesquels n'ont pas le monopole des conceptions simples ou simplistes du passé québécois.

Si l'objectif de l'ouvrage n'est pas d'identifier les visions historiques de base qui, dans l'espace socio-discursif québécois, inspirent les représentations des jeunes à propos du passé du Québec, il faut néanmoins admettre que les formules utilisées par ces derniers s'enracinent dans un ensemble réduit de topiques historiques étroitement liées aux phrasés d'ordre identitaire qui circulent au sein de la société québécoise⁷. Dans ce contexte, établir la liste des expressions par lesquelles les jeunes évoquent l'expérience québécoise, c'est voir comment ils nouent leur individualité à l'historicité de la société dont ils sont membres.
